

Avant-propos à *Géocritiques confidentielles : Nommaisons québécoises contemporaines*

Un livre inadvenu

Simon Labrecque

Présentation

Ce livre rassemble des essais sur la culture québécoise d'abord parus entre l'été 2015 et l'automne 2017 dans la revue électronique *Trahir* (trahir.wordpress.com), basée à Montréal. Ces textes ont été remaniés à l'occasion du passage de l'écran au papier, mais ils sont présentés dans l'ordre chronologique de leur première publication, qui correspond à l'ordre de leur rédaction. Persistent donc, à dessein, les traces d'une réflexion développée dans le temps, avec ce que cela implique de reprises, de détours, de chemins de traverse, de pistes laissées en friche, de filons dénoués, de reformulations et d'accumulation d'hypothèses et de matériaux. Cet avant-propos présente mes principaux questionnements, ma méthode, mon terrain et quelques-unes de mes conclusions, à propos des modes d'habitation de la vallée du Saint-Laurent et de ses environs.

Cette somme est constituée de « textes en second » qui portent sur un ou plusieurs autres textes qui les précèdent. J'entends ici le mot « texte » dans son sens le plus large, qui peut inclure des films ou même des événements. Ces essais sont donc des commentaires, des interprétations, des critiques d'œuvres textuelles réalisées au Québec à propos du Québec. De manière générale, ils peuvent être classés sous la rubrique de la critique culturelle, pour reprendre un terme structurant des sciences sociales. Ensemble, ces critiques parcourent et expriment des territoires, ils abordent des lieux de culture et travaillent un paysage diversifié. L'espace géographique principal qui est ainsi mis en lumière est la vallée du Saint-Laurent, et plus

Note de l'auteur

Ce texte devait introduire un recueil d'essais qui ont d'abord été écrits pour *Trahir*. Depuis la révision et l'assemblage des textes, en 2019 et 2020, le livre a été évalué puis rejeté par deux maisons d'édition montréalaises spécialisées dans l'essai. Il restera donc impublié en format papier. L'avant-propos est ici publié pour la première fois. Afin d'en faciliter la lecture, j'ai ajouté des sous-titres. En fin de texte, j'ai aussi rassemblé les hyperliens vers les textes d'origine, pour en faciliter l'éventuelle relecture.

particulièrement les terres avoisinant les rivières Chaudière et Etchemin, aux pieds des Appalaches, près de Lévis. C'est là où j'ai passé mon enfance et une bonne partie de mon adolescence. Mon terrain d'enquête va du comté de Lotbinière au comté de Kamouraska, en passant par les comtés de Dorchester, Bellechase et l'Islet, sur la rive sud de Québec. Toutefois, ces terres sont également mises en rapport avec d'autres secteurs, d'autres « provinces » du pays incertain, pour reprendre une notion chère à Jacques Ferron¹. Il est notamment question de Montréal, de Plessisville dans les Bois-Francs, des territoires atikamekws au nord du Saint-Maurice, et même de Miami, en Floride.

Ces textes contribuent de diverses façons à la cartographie de nos modes d'habitation, « nous Québécois-es », en posant une question apparemment très simple : *comment vit-on, ici?* Les réponses, nécessairement plurielles, s'inscrivent à cheval sur le réel, l'imaginaire et le symbolique, entre le rêve et la réalité, dans un espace-temps parsemé de fables et de fictions. Ces contrées sont surréelles, sinon surréalistes. Parmi ces fables et ces fictions, on retrouve notamment l'histoire politique de la province de Québec et du Canada comme colonie de la Couronne. « Nos » récits collectifs sont parcourus de rationalisations des actions de ces États et des

¹ Jacques Ferron, « Les provinces » [1960], dans *Contes, édition intégrale : Contes anglais, Contes du pays incertain, Contes inédits*, Montréal, HMH, coll. « L'arbre », 1970, pp. 62-65. Voir aussi Jacques Ferron, « Cartographie » [1959-1960], dans *Escarmouches. La longue passe*, tome 1, Montréal, Leméac, 1975, pp. 22-23.

puissances qui les constituent, ainsi que de commémorations et d'interrogations des violences auxquelles ils ont littéralement *donné lieu*. Ces violences sont souvent difficiles à appréhender, surtout si l'on se raconte que ce territoire-ci est particulièrement pacifié et pacifique, tout en se répétant parfois que de vieilles guerres s'y poursuivent de manière souterraine, en sourdine, que des braises demeurent vives sous l'épais couvert de l'actualité. Quelles forces laissent pressentir qu'elles peuvent ainsi ressourdre à l'horizon, ici? Ces essais esquissent quelques réponses.

Cheminelements

Les questions de l'habitation et des façons de l'aborder furent construites « par le bas », de façon inductive, dans les interstices du quotidien, et sous l'impulsion de rencontres imprévues. Ma démarche empirique a pris pour matériaux un ensemble ouvert de représentations de la vie locale, selon les méandres de l'intérêt personnel et de la flânerie, deux forces dont l'importance est trop peu reconnue dans le domaine de la recherche. Pour rendre compte de la part d'arbitraire qui persiste dans la sélection des textes étudiés, j'ai documenté dans les critiques mêmes les raisons qui m'ont fait travailler telle ou telle œuvre : échos médiatiques, publicité, hasard objectif, recommandation amicale, etc. Je me suis aussi intéressé au coût des œuvres rassemblées, à mesure que les phrases s'accumulaient et que le travail à faire, gratuit ou bénévole, empiétait sur le temps à transformer en salaire, en contexte de précarité. C'est aussi cela, la recherche au Québec.

L'enfilade des textes selon la chronologie du travail de recherche rend visibles la trajectoire des questionnements et leur matérialité propre. Comment une lecture est-elle infléchie par le fait d'avoir dû récupérer un livre en transports en commun au fond d'un parc industriel peu accessible? Comment le sens d'un roman autobiographique est-il modifié par le fait que, dans l'objet supposé « immatériel » qu'est le livre électronique, chaque espace insécable (devant les points virgule, d'exclamation ou d'interrogation) est remplacée par un point d'interrogation? En m'intéressant à des textes qui se publient au Québec sur le Québec dans la seconde moitié des années 2010, je me suis retrouvé face à ces questions surprenantes, au ras du sol, qui

portent sur les conditions irréductiblement matérielles de nos pratiques symboliques.

Le corpus abordé dans ce livre ne prétend pas à l'exhaustivité. Un grand nombre de textes se publient au Québec, chaque année, à propos du Québec, et ce depuis des décennies. Des textes anciens sont aussi republiés et parviennent parfois à colorer nos interprétations contemporaines. Un inventaire systématique demanderait des moyens considérables, que je n'ai pas. J'analyse toutefois des œuvres diversifiées qui balisent un certain champ de production culturelle. Nommément, et dans l'ordre, je travaille des textes de Dalie Giroux, Victor-Lévy Beaulieu, Frédéric Parent, Gabriel Marcoux-Chabot, Carl Bergeron, Yan Hamel, Stéphane Bourguignon, Francis Legault, Guillaume Sylvestre, Jean-François Caron, Antoine Gérin-Lajoie et Jean-Philippe Chabot. Ce corpus est divisé en quatre sections : « Matériaux toponymiques », qui présente une première approche de la question des nommations québécoises contemporaines, c'est-à-dire des façons de nommer nos lieux d'habitation et d'habitation; « Politiques des provenances », qui explicite certaines forces sociales à l'œuvre dans nos façons de nommer quelques-unes de nos origines, en particulier près de Lévis; « Écrans », qui se penche sur le médium filmique comme mode de représentation du territoire; et « Retours, relances », qui retrace le chemin parcouru et propose des éléments de synthèse à partir de nouvelles rencontres.

Maints noms reviennent dans plusieurs essais et trament l'analyse présentée dans l'ouvrage. Outre les noms de Jacques Ferron et Victor-Lévy Beaulieu, je retiens ceux des cinéastes Pierre Falardeau et Bernard Gosselin, qui offrent deux façons de « cadrer » le Québec : par l'angle de la laideur ou l'angle de la beauté, respectivement. Je n'ai toujours pas pris le parti de l'un ou l'autre de manière définitive, croyant que la croisée des chemins est souvent plus intéressante que l'une ou l'autre option. Surtout, je reconnais le rôle clé que joue, dans mon travail, l'œuvre de Dalie Giroux, professeure de pensée politique à l'Institut d'études féministes et de genre de l'Université d'Ottawa. C'est en tentant de penser avec elle la vie politique contemporaine que mes efforts se sont concentrés sur la question des modes d'habitation du Québec. C'est elle, notamment, qui m'a fait réaliser l'importance pratique des trois questions posées par la chercheuse, écrivaine et avocate kanien'kehá:ka Patricia Monture à quiconque s'intéresse aux

modes d'expérience de la réalité coloniale canadienne et québécoise : « qui sommes-nous? où sommes-nous? comment faire de notre expérience une forme de connaissance? » Par le truchement de ces questions et de l'écriture girouxiennne, qui m'a donné mon point de départ par la façon dont elle a osé qualifier le comté de Bellechasse de « démoniaque », je crois avoir commencé à apprendre, ou à réapprendre, un langage capable de rendre compte d'expériences contemporaines. Ces textes témoignent de ce processus d'une façon qui se veut moins exemplaire qu'incitatrice : ils lancent une invitation à l'écriture, afin de texturer différemment notre sphère discursive collective.

La géocritique

Les textes qui suivent relèvent plus précisément d'un mode de production de savoir que j'appelle la géocritique confidentielle. À des degrés divers et de manières différentes, ils s'intéressent tous aux représentations textuelles de l'espace vécu. Plusieurs d'entre eux questionnent les noms des lieux, les toponymes réels et fictifs qui peuplent des romans et des essais québécois récents : Bellechasse et Saint-Jean-de-Dieu, Lancaster et Saint-Nérée, Conifères-les-Bains ou Pintendre, Bernières, Fatale-Station, Paris-du-Bois, Rivardville et Saint-Gabriel-de-Kamouraska, notamment. Qui, au Québec, dit clairement d'où il ou elle vient? Comment et pourquoi? À quelle occasion et avec qui? Dans quelle langue ou avec quel accent? Qui, aujourd'hui, privilégie plutôt les pseudonymes, les silences ou les généralités évasives? À quelle occasion et avec qui?

Cette question du nom de l'origine a surgi en cours de route et s'est mise à insister, à peser sur la suite. Elle ne s'accommode pas d'une réponse simple. On peut choisir un pseudonyme pour se protéger, pour dissimuler des sources, pour tenter de jouir sans entrave d'une liberté de fabulation, pour tout cela en même temps ou pour d'autres raisons encore. La question généalogique de la nomination ou de la

² Patricia Monture, citée et traduite dans Dalie Giroux, « Les langages de la colonisation. Quelques éléments de réflexion sur le régime linguistique subalterne en Amérique du Nord », *Trahir*, dossier : Traduction et autochtonie au Canada, 23 mai 2017, [en ligne \(trahir.wordpress.com\)](http://trahir.wordpress.com), p. 11.

nommaison des provenances et des lieux d'émergence remet ainsi en jeu des catégories disciplinaires (la sociologie et la littérature, par exemple), dans leurs rapports tactiques et stratégiques à l'écriture³. Cette question remet aussi en jeu des lignes de partage politiques et des grands systèmes interprétatifs, dont le nationalisme, le libéralisme et le progressisme, par exemple, qui forment ensemble une structure de pensée déterminante.

C'est en travaillant des morceaux de textes au plus près de leur phrasé que ces remises en jeu sont devenues à la fois apparentes et intéressantes à mes yeux. Les textes ici réunis font donc fréquemment usage de longues citations des œuvres critiquées ou de longs extraits d'ouvrages qui nourrissent la réflexion. Ma démarche s'est ainsi rapprochée de ce que les littéraires nomment la géocritique, tout en incluant explicitement des œuvres qui relèvent de l'essai ou des sciences sociales⁴. Cette extension du champ de la géocritique à ce que les anglophones qualifient de « *non-fiction* » est l'un des apports principaux de la démarche qui se trame dans cet ouvrage. Cette démarche s'est aussi rapprochée de la critique dite policière, en raison de l'attention accordée à la mise en récit de la méthode d'enquête elle-même, ainsi que par l'effort récurrent d'établir les faits et les lieux véritables (ou, du moins, les plus plausibles) de récits qui se présentent comme des fictions⁵. Ces rapprochements ne sont toutefois pas systématiques. Ils se sont révélés au terme du parcours, plutôt qu'à son origine. Comme aimait le répéter Georges Dumézil, reprenant la remarque joueuse d'un vieil enseignant de grec ancien détournant une étymologie plausible devant ses élèves naïfs, la

³ J'emprunte le beau terme de *nommaison* à Victor-Lévy Beaulieu, notamment pour son heureuse homophonie qui évoque à la fois l'acte de nommer et la structure matérielle de l'habitation.

⁴ Voir Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minit, 2007. Voir également Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs : pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, avec la collab. de Marc Boyer, Camille Deslauriers et Marie-Claude Lapalme, Québec, L'Instant même, 2009.

⁵ Voir Pierre Bayard, *Qui a tué Roger Ackroyd?*, Paris, Minit, 1998. Pour un possible pont entre géocritique et critique policière, voir Pierre Bayard, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été?*, Paris, Minit, 2012.

méthode (*methodos*) est le chemin (*hodos*) tel qu'il nous apparaît après (*méta*) que nous l'ayons parcouru.

Ma formation n'est pas littéraire. Tout en m'intéressant à la musique, aux arts visuels et aux arts de la scène, j'ai plutôt étudié l'histoire et la géographie dans une perspective braudélienne, puis la science politique, et plus particulièrement, la pensée politique. Pendant longtemps, il m'a été plus facile de parler de Machiavel ou de Michel Foucault que de Jacques Ferron, par exemple, que j'ai découvert au tournant de la trentaine. C'est notamment grâce à Robert Hébert, pionnier de la géophilosophie dans l'« enclave » québécoise, qu'il m'a paru crucial de prendre la mesure des conditions et des effets d'une telle situation, ici-maintenant⁶. Les textes qui suivent témoignent de l'énergie et de l'enthousiasme qu'a suscité, chez moi, cette découverte des Hébert, Ferron et autres.

J'ai explicitement cherché à poursuivre plusieurs filons hébertiens, d'une part, et « la grande ferronnerie », d'autre part. L'œuvre du philosophe artisanal qui enseigna au collège de Maisonneuve et celle de l'Éminence de la Grande Corne, co-fondateur du Parti rhinocéros, cherchent toutes deux à établir les conditions (historiques) de possibilité des apparences et de leur production dans la vallée du Saint-Laurent. Cet intérêt critique pour l'espace, le territoire et les lieux les rapprochent, avant l'heure, des efforts de la géocritique contemporaine.

La confidentialité

Demander « comment vit-on, ici? », c'est aussi se demander : qu'avalons-nous, et comment le mange-t-on, matériellement et symboliquement? Que rejetons-nous? Qu'est-ce qui nous tue, comme on le dit parfois? Qu'aimons-nous malgré tout? C'est également en fonction de telles interrogations, qui sont liées à la question du lieu ou des lieux du collectif, mais qui sont aussi foncièrement « intimes », que je nomme ces essais des géocritiques confidentielles. Ce dernier

⁶ Voir notamment Robert Hébert, *L'homme habite aussi les franges*, Montréal, Liber, 2003; *Novation. Philosophie artisanale*, Montréal, Liber, 2004; *Usages d'un monde*, Montréal, éditions Trahir, 2012; *Derniers tabous*, Montréal, Nota Bene, 2015; et *Monsieur Rhésus*, Montréal, Nota Bene, 2019.

qualificatif tient d'abord à la diffusion initiale restreinte des documents en question. *Trahir* est une revue « confidentielle », comme il en existe plusieurs et comme il y en a eu beaucoup, au Québec, depuis longtemps⁷. Très peu de gens ont lu les textes en ligne – entre trente et cent personnes, selon le cas.

Mais d'une certaine façon, tout ce qui se fait au Québec est en vérité confidentiel. Cela est vrai non seulement des livres, qu'on pilonne régulièrement (ou qu'on imprime désormais en très petite quantité pour éviter le pilon), mais aussi des émissions de télévision les plus regardées. Le peu d'échos que reçoivent la très grande majorité de nos productions culturelles s'explique-t-il uniquement par la langue, par « l'accent »? Y a-t-il, ici, un rapport singulier entre le local et le global, le particulier et l'universel, qui expliquerait cette confidentialité? La confidentialité quantitative n'est-elle pas liée à une confidentialité qualitative, à une façon de faire, de taire, de se présenter, d'énoncer – ou de renoncer à énoncer quoi que ce soit de tranchant? Une façon de s'excuser d'exister, sans doute avec raison?

Les textes qui suivent donnent des pistes de réponse en étudiant directement des tentatives locales d'énonciation. Ils suggèrent notamment qu'il y a une part de tactique ou de stratégie dans la pratique consistant à affirmer ne pas être lu, entendu ou compris comme il le faudrait, ici, alors qu'un texte a reçu un accueil objectivement remarquable, en étant lu et commenté par une grande partie du milieu critique institué – quoi qu'on pense de ce milieu, lui-même assez confidentiel et modeste (par la taille).

Enfin, si jamais ce livre s'avérait être un succès commercial (à l'étonnement général) et que les critiques qu'il rassemble étaient lues par des milliers, voire des millions de personnes, elles n'en demeureraient pas moins confidentielles, qualitativement. En effet, le style de l'écriture et le ton des textes rappellent la confiance. C'est que la *matière* en est parfois honteuse, douloureuse. Cette expérience m'a semblé demander d'être racontée sur le mode radicalement subjectif de l'essai. Ces textes relèvent donc d'une forme d'auto-ethnographie, ou d'une anthropologie domestique, par leur objet

⁷ Sur les revues au Québec, voir l'ouvrage classique d'Andrée Fortin, *Passages de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1990.

fondamental (la culture, les modalités de la grégarité, *ici*) et surtout par leur *manière*, s'il est vrai que « [t]oute l'ethnographie se ramène, pour une part, à de la philosophie et une large portion du reste est de l'ordre de la confession »⁸.

Il y a une vieille pratique littéraire de la confiance, de la confession, de l'aveu ou de l'exposition plus ou moins stylisée et fidèle de l'intime en public, avec une visée qui est parfois le pardon ou la réconciliation. Par-delà les critiques de nombrilisme, de narcissisme et d'obscénité, ce chemin est risqué en raison de « la propension universelle, d'ailleurs fâcheuse, d'être ennuyé de ce qui passionne les autres : ils ne vous ont pas encore ouvert leur cœur comme une grotte de mille et une nuits que vous vous dites quelle engeance putain, et cherchez par quelle clé refermer ce robinet d'eau tiède »⁹. Du point de vue inverse, une telle tentative de fermeture peut s'expliquer par la violence impliquée dans l'ouverture, dans la confiance même, une violence qui est peut-être inhérente à l'acte d'écrire, qui a déjà été qualifié d'acte hostile :

C'est hostile, car vous tentez de faire en sorte que quelqu'un voit quelque chose de la même façon que vous, vous tentez d'imposer votre idée, votre représentation. Il est hostile de tenter de tordre l'esprit de quelqu'un d'autre de cette façon. Bien souvent, vous voulez raconter votre rêve, votre cauchemar à quelqu'un. En fait, personne ne veut entendre parler du rêve de quelqu'un d'autre, qu'il soit bon ou mauvais; personne ne veut avoir à le porter. L'écrivain piège toujours le lecteur pour qu'il écoute le rêve¹⁰.

La passion est sans doute essentielle pour rassembler l'énergie requise pour écrire. Si l'impression de tiédeur devient intolérable, il suffira de déposer le livre. Il saura peut-être se faire reprendre un

⁸ Clifford Geertz, traduit et cité par Jean-Jacques Simard, *La Réduction. L'Autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui*, Sillery, Septentrion, 2003, p. 49.

⁹ Réjean Ducharme, *Les enfantômes*, Saint-Laurent et Paris, Lacombe/Gallimard, 1976, p. 91.

¹⁰ Joan Didion, « The Art of Fiction, no. 71 », entretien avec Linda Kuehl, *The Paris Review*, n° 74, automne-hiver 1978, [en ligne \(theparisreview.org\)](http://theparisreview.org). Je traduis.

jour, en raison de la séduction tranquille que réussissent parfois à exercer certaines géographies silencieuses, comme ces rivières cachées que des enfants croient être les seuls à connaître dans les romans de Réjean Ducharme.

Envoi

L'expérience de la lecture de cet ouvrage fera aussi partie de nos façons d'habiter. Il n'y a pas de fin définitive à l'enquête sur les modes de vie, tant que nous sommes vivants et intéressés. À cet égard, mon objectif demeure de soulever des questions et de préciser des problèmes, plutôt que de formuler des solutions ou promouvoir des réponses. Nous défendons souvent des réponses toutes faites à des questions que nous ne nous posons plus vraiment. Nous mettons de l'avant des solutions connues à des problèmes saturés. Il faut apprendre à reformuler – en questionnant, par exemple, les façons de dire « nous ». C'est la tâche de la critique de redécrire et repenser par le truchement des œuvres.

La critique peut par ailleurs être joyeuse. Je suis heureux, par exemple, d'avoir déjà encouragé, par certains des textes qui suivent, des republications ou des redécouvertes, comme celle de la conférence « Géographie et Littérature » de Benoît Brouillette, géographe québécois réputé à son époque, qui cherchait les lieux véritables de la fiction *Trente arpents*, de Ringuet¹¹. Nous avons ainsi pu apprendre progressivement que la géocritique est en quelque sorte un « produit du terroir »¹².

¹¹ Benoît Brouillette, « Géographie et Littérature » [1965], présenté par Julien Vallières, *Trahir*, 31 mai 2017, [en ligne \(trahir.wordpress.com\)](http://trahir.wordpress.com).

¹² Parmi les autres précurseurs locaux de la géocritique qu'il faudrait redécouvrir, mentionnons le recueil de Louis-Marcel Raymond, *Géographies. Essai*, Montréal, HMH, 1971. Plus récemment, voir l'ouvrage collectif sous la direction de Rachel Bouvet et Basma El Omari, *L'espace en toutes lettres*, Montréal, Nota Bene, 2003. Outre les nombreux travaux de La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, et de la Conspiration Dépressionniste, dans une perspective plus urbaine, rappelons la parution d'un numéro des *Cahiers de géographie du Québec* dédié au thème « Géographie et littérature » (vol. 52, n° 147, décembre 2008), dirigé par Mario Bédard et Christiane Lahaie, ainsi que l'ouvrage de Pierre Monette, *Onon:ta'. Une histoire naturelle*

Je remercie tout particulièrement René Lemieux, Jade Bourdages, Robert Hébert et Dalie Giroux pour leur hospitalité, leurs impulsions, leurs réflexions, leurs lectures et leurs écritures. Je remercie également Julien Vallières, qui m'a fait connaître Jacques Ferron.

Table des matières

I – Matériaux toponymiques :

1. [Le démoniaque comté de Bellechasse](#)
2. [La rue de Bellechasse en Montréal](#)
3. [Nomographie l'axe Lancaster/Saint-Nérée](#)

II – Politique des provenances :

4. [L'Épreuve kitsch](#)
5. [Tout lire, tout dire, ou « Minute que je finisse mon paragraphe! »](#)

III – Écrans :

6. [L'emplacement des sources](#)
7. [L'écoulement des souches](#)
8. [Colons au cube](#)

IV – Retours, relances :

9. [« L'espace insécable entre le réel et la fiction »](#)
10. [Rivardville la revenante](#)
11. [« Redondant comme ces livres qu'on écrit pour en parler »](#)

du Mont-Royal, Montréal, Boréal, 2012. Enfin, mentionnons la parution de l'anthologie *Littérature et géographie*, préparée par Rachel Bouvet, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Approches de l'imaginaire », 2018.